

LE SEMEUR

*Seul à son grand labeur sous le ciel inclement,
Le semeur, dans le champ, promenait sa main lente ;
Un charlatan, dormant sa fanfare insolente,
Sur un tertre voisin monta pompeusement.*

*Il eut autour de lui la foule en un moment,
Fit ses tours, harangua de façon turbulente,
Flatta fort ses oisons, et, séance tenante,
Leur vendit son remède à tous maux, chèrement.*

*Le semeur, dans le champ, menait son pas tranquille ;
Le charlatan, piqué, tança cet indocile :
" Eh ! là-bas, l'homme au sac qui balance ta main,*

*Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?
Que fais-tu, quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ? "
L'autre, semant toujours, dit : " Je leur fais du pain ! "*

LOUIS VEUILLLOT.

SOUVENIRS DE ROME

A la demande de beaucoup de familles de zouaves pontificaux, ou alliées à ces familles, nous reprenons la publication des *Lettres* de notre excellent ami et compagnon d'armes, M. Léon des Carries.

Nos lecteurs voudront bien se rappeler qu'il sortait alors du collège Sainte-Marie, où il avait fait de brillantes études, mais enfin, ce n'était qu'un adolescent (il n'avait que dix-huit ans). On doit aussi avoir égard à ce que nous écrivions souvent nos lettres au milieu d'un bruit assourdissant, ceux qui n'écrivaient pas éprouvant un malin plaisir à taquiner, à exaspérer même celui qui écrivait. Que voulez-vous ! C'était la vie du soldat. Et Dieu sait si le soldat—surtout les zouaves—était fait pour laisser son voisin en paix ! Que de lazzi, que de brocards, que de farces ! Et tant pis pour celui qui se fâchait ! Il pouvait... recommencer. Cela dit, nous commençons.—F. PICARD.

EN ROUTE POUR NEW-YORK

J'étais en route pour la Ville Eternelle avec cent trente-six de mes compatriotes. Les citoyens de Saint-Jean nous saluèrent en passant, en nous présentant une magnifique adresse. Déjà les cris de " Vive Pie IX ! " se font entendre ; ce sont les premiers cris qui s'échappent des cœurs dans le voyage, mais ce ne seront pas les derniers. Enfin, en quittant Saint-Jean, nous quittons les confins de notre pays, c'est là que plusieurs d'entre nous entonnèrent la chanson d'*Adieu à la Patrie*, pour plusieurs d'un éternel adieu !

En même temps, notre beau Canada disparaissait à nos yeux et la nuit commençait à nous envelopper de son manteau : c'était le temps du silence. Chacun faisait ses réflexions. Pour moi, je pensais à la tristesse qui devait régner dans le cœur de mes parents. Cependant, le chemin de fer nous emportait sur ses ailes, et le silence durait depuis un assez long espace de temps quand, tout à coup, l'on entend le cri de " Saint-Alban " ; nous étions arrivés à une des petites villes des Etats-Unis, mais comme c'était la nuit, nous n'avons pu rien voir, bien que nous soyons restés deux heures à attendre un train en retard. Il était minuit, et déjà la faim commençait à se faire sentir ; nous ne lui avons pas beaucoup donné le temps de faire trop de ravage, car nous nous mîmes bien vite en frais de combattre ce nouvel ennemi. Nos sacs, qui étaient encore tout pleins, se virent bientôt allégés du fardeau dont nos bons parents les avaient chargés. Enfin, la paix étant conclue avec nos estomacs, nous continuâmes notre route vers New-York, et le lendemain, vers sept heures du soir, nous débarquions pour aller loger au collège Saint-François-Xavier de New-York.

Là, nous sommes reçus par les RR. PP. Jésuites, qui nous prodiguent toute espèce de soins, comme de bons pères font à leurs enfants. Ils s'empressent de donner à leurs hôtes tous les amusements qui semblent leur être agréables. C'est une soirée dramatique improvisée, dont le succès fit plaisir à tout le monde.

L'heure du coucher étant arrivée, il nous fallut nous installer pour nous reposer un peu, et nous n'avions pour tout lit que les bancs de la salle du théâtre ; j'en pris un sur lequel j'étendis la couverture que l'on m'avait donnée pour le voyage, je me couchai, et aussitôt je sommeil s'empara de moi ; tellement, que je dormis

comme sur un lit de duvet. Le lendemain, nous nous levâmes pour aller à la sainte messe à l'église de Saint-François-Xavier, messe qui fut dite par Sa Grandeur Mgr de Birtha. Après la messe, Monseigneur nous fit une petite allocution pour nous engager à nous tenir fermes dans nos convictions et nous encourager à soutenir les droits de l'Eglise contre les attaques des impies, à qui il n'a pas été donné de connaître les mystères du bon Dieu. *Vobis datum est noscere mysterium Dei, ceteris autem in parabolis !*

Ce sont ces paroles que Mgr Pinsonneault nous recommanda fortement de retenir.

Le samedi matin, nous avons été entendre la messe à l'archevêché de New-York, et aussitôt après nous sommes entrés dans le bateau à vapeur qui devait nous faire passer le grand Océan Atlantique.

SUR MER

Déjà l'heure du départ sonne, tout se prépare dans le navire le *Saint-Laurent*. Une grosse fumée noire sort de son large tuyau rouge, l'équipage lève l'ancre, nous faisons nos derniers adieux à nos compatriotes qui étaient venus nous conduire jusqu'à New-York, les voiles s'enflent, le rivage commence à disparaître à nos yeux...

C'était la première fois que je me mettais en mer, et, à peine avons-nous vogué quelques heures, qu'il fallut payer le tribut à l'impitoyable Océan. Nous avions beau faire des efforts énergiques pour nous soustraire à cette vilaine contribution ; c'était en vain, le collecteur venait à chacun de nous : " Allons, pas de résistance, payez à Neptune ce qui est à Neptune. " J'avais résisté jusqu'au soir sans payer une obole, mais vint un collecteur avec qui il n'y avait pas de rémission : " Allons, mon bon ami, pourquoi te faire tant prier ? paie donc ta quote-part, tu sais bien qu'il faut avoir des privilèges tout particuliers pour passer l'empire des eaux sans qu'il en coûte. " J'ouvre donc malgré moi les cordons de ma bourse, et la monnaie tombait dans ses mains comme la pluie tombe sur la terre, par un gros orage, tellement qu'il avait épuisé toutes mes ressources ; je faisais des efforts inouïs pour lui en donner encore ; ah ! l'insatiable ! il me tourmentait d'une manière épouvantable. Son souvenir ne partira jamais de ma mémoire. Il avait le courage de m'arracher le cœur ! Enfin, me voyant dans une extrême indigence, il me laissa en paix.

Je me couchai pour me rétablir un peu, mais

j'éprouvais toujours du malaise, de me voir aussi pauvre ; je pris donc la résolution d'acquiescer encore un peu de biens, je me mis à table et, au moment où je commençais à faire de l'argent, le cruel collecteur de la veille me l'arracha aussitôt. Tous mes efforts sont inutiles, et pendant huit jours il ne me donne pas de tranquillité. Malgré toutes ces petites difficultés provenant de la mer, nous avions parfois beaucoup de plaisir à nous railler les uns les autres, vu qu'il y en avait qui se vantaient que la traversée ne leur ferait rien, qu'ils étaient accoutumés à naviguer.

Le vent nous fut toujours favorable, et la mer se tint toujours assez calme, si bien que nous arrivâmes au Havre en onze jours de temps.

Avant de débarquer du *Saint-Laurent*, je dois vous faire connaître la manière dont nous étions traités.

Commençons par parler de nos cabines ; nous étions à peu près six par chambre ; nous avions chacun un lit bien garni et bien propre, chacun une serviette et une carafe d'eau pour deux. Les repas nous étaient servis quatre fois par jour et en abondance, les mets étaient variés et le vin ne manquait pas. Enfin, l'équipage avait beaucoup d'égards pour nous ; on nous donnait tous les soins possibles.

Enfin, le jour tant désiré était arrivé, nous abordions sur les côtes de la patrie de nos ancêtres, nous étions au Havre, en Normandie. Tout de suite, nous traversons la ville pour nous rendre aux chars, et sans perdre de temps le chemin de fer nous emporte vers Paris. A sept heures du soir, nous sommes dans la capitale de la France.

Dans la gare du chemin de fer à Paris, les chefs de notre détachement voulurent nous donner quelques commandements à haute voix pour nous faire prendre nos rangs, mais les autorités du lieu leur en firent défense, disant que nous devions nous rendre sans bruit à notre hôtel. Malgré tout, nous marchâmes sur deux rangs jusqu'à l'hôtel Fénélon, tout près du séminaire de Saint-Sulpice, où un magnifique souper nous attendait ; car M. Moreau, notre aumônier, nous avait devancés, en débarquant à Brest, chemin plus court de cinq heures, et avait fait préparer toute sorte de bons mets.

Après avoir pris quelque nourriture, fatigué comme j'étais, je commençai à voir pour m'installer. Je pris donc une chambre où il y avait trois lits. Cette chambre était occupée par un monsieur des Chambres, étudiant en droit, qui voulut bien nous la céder. Mes



Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

MUSICIENS SAUVAGES DU VILLAGE DE CAUGHNAWAGA (PRÈS MONTRÉAL)